



Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

20 novembre 2014

Monique Deland

J'ai toujours cherché à m'inventer, par l'écriture, cette famille que je n'ai jamais eue. Je dis bien par et non pas dans l'écriture. Car dans l'écriture, j'ai l'impression d'inventer somme toute assez peu. À mon sens, il y a suffisamment à faire avec la vie telle qu'elle est, sans qu'on ait besoin d'inventer.

Ce n'est donc pas par le biais d'un contenu plus ou moins fictif — tel qu'il serait déployé dans le cadre de l'écrit — que je viens toucher au réconfort. C'est plutôt à travers le geste lui-même, bien réel, d'écrire, et dans le fait relativement audacieux de s'approprier une voix capable de parler à l'aise. C'est là que j'ai le sentiment de rejoindre une famille. Une innombrable famille d'écrivains, répartis, hommes et femmes, le long des époques et des horizons. Un horizon, comme un motif important. J'écris pour me sentir moins isolée, moins fondamentalement différente dans l'expérience que je fais d'être vivante, dès lors plus forte de la présence des individus qui, comme moi, pensent mieux, ressentent mieux et vivent mieux quand ils écrivent.

Vous comprendrez, par conséquent, l'émotion qui m'habite aujourd'hui de vous voir ainsi rassemblés, et donner corps à cette famille invisible que j'imaginai pourtant avec tant de ferveur dès mes premières expériences d'écriture, adolescente rêveuse, mais sans jamais réussir à la voir si bien que maintenant.

Monsieur le Président de l'Académie, mesdames les Académiciennes, messieurs les Académiciens, c'est sur la pointe des pieds que j'avance jusqu'ici, me présenter à vous. Et pour cause... Il y a en vos rangs (entre autres auteurs illustres) des poètes magnifiques dont j'admire le travail depuis plus de vingt ans. Parmi eux, la grande Denise Desautels, incomparable d'intensité, de profondeur et d'humanité, qui m'a accompagnée de façon inoubliable au début des années quatre-vingt-dix, et dont le cœur est entré dans le mien pour y rester. Aussi, certains de mes anciens professeurs, évaluateurs de mémoire de maîtrise ou de projet de thèse, qui m'ont formée à cette école des amoureux de la littérature. Je pense à Louise Dupré, à Pierre Ouellet, à Paul Chamberland et à Paul Chanel

Malenfant. Puis il y a ceux que je n'ai pas connus dans un contexte scolaire, mais dont les œuvres m'importent tout autant : Pierre Nepveu, Nicole Brossard et Danielle Fournier, pour ne nommer que ceux-là (bien que je pense également à tous les autres poètes de l'Académie, y compris Rina Lasnier et Alain Grandbois).

J'aimerais leur rendre hommage ici, pour deux raisons évidentes : hommage leur est dû, d'une part, et, d'autre part, je n'aurai vraisemblablement jamais de plus belle occasion de le faire que maintenant. Chers poètes de l'Académie, je m'adresse donc à vous.

Vous m'avez donné, par le biais de votre travail, plus que quiconque. Des œuvres que j'ai lues et relues, dans le silence d'abord, puis à voix haute souvent, à m'en user la gorge sur un magnétophone de fortune. Faire d'avance l'effort mental du décodage des signes, pour n'avoir ensuite que le plein bonheur de percevoir par le cœur vos poèmes qui m'arrivaient en direct. Naissaient d'eux-mêmes les sens, la musique et les images, alors que je recevais sans interférence la pleine charge de vos univers littéraires, sur le fil tendu des émotions. Mon adhésion était totale. J'avais l'impression d'habiter la première caverne du monde, autour du premier feu. Des moments de pure présence dont je peux dire aujourd'hui qu'ils représentaient sans doute mes premières expériences de communication intégrale.

Vous ne le saviez pas, mais j'étais portée par vous et par cette puissance qui mystérieusement émane de vos écrits, mais dont on sent en même temps qu'elle en procède. Toutes les nuits, je rentrais dormir entre les murs d'une chambre où j'avais accroché un cadre de bois gris bleu (que j'ai toujours aujourd'hui), dans lequel j'avais inséré un collage confectionné avec des photographies noir et blanc de vos visages, comme s'il eut s'agit de mes pères et mères. J'avais acheté des cassettes sans fin qui recommencent d'elles-mêmes lorsqu'elles sont finies, et j'actionnais la machine sans me soucier du reste, ainsi bercée, éventuellement marquée, par la marée profonde de vos textes... Je vous remercie maintenant, et vous rends hommage pour la largesse de vos dons.

Je suis arrivée à vous par des voies inhabituelles, tracées en parallèle de la littérature. Les arts étaient dans la famille — entre autres avec mon oncle, le comédien Jean Lapointe, à qui je dois également beaucoup —, et il ne faisait aucun doute que, par mes choix de vie, j'allais faire en sorte qu'ils le demeurent. Mais j'étais séduite et fortement attirée par presque toutes les formes d'expression artistique, sans savoir me décider quant au domaine. Je comprends aujourd'hui que c'est la pulsion créatrice elle-même qui me fascinait. Ça n'a pas tellement changé.

Quoi qu'il en soit, j'ai commencé par pratiquer la musique à travers deux ou trois instruments et l'écriture de chansons. J'ai donné de petits spectacles dans les auditoriums

de collègues et les cafés étudiants. J'ai aussi fait un peu de théâtre et de la danse, mais brièvement, car avec très peu de plaisir, et deux fois moins de succès ! Je ne savais pas encore que j'avais un corps timide... Puis, je me suis découvert une vraie passion pour le dessin d'observation. Après l'été de mes dix-sept ans (je ne comprends toujours pas comment il est possible que j'aie été si jeune !), je suis entrée à l'Université Sir George Williams, l'actuelle Concordia, pour y commencer un baccalauréat en beaux-arts, et une majeure en histoire de l'art.

Oui, les cours étaient en anglais. C'était la fin des années soixante-dix, et la Faculty of Fine Arts de « Sir George », comme on l'appelait, vibrait d'une énergie incroyable. L'art était partout, et la création éclatait en mille déclinaisons inimaginables jusque-là. Il fallait voir John Cage venir s'asseoir au piano de l'auditorium pour donner ses concerts de silence, pendant que la très médiatique Julia Kristeva remplissait les plus grandes salles de conférence (encore trop petites pour l'affluence — nous étions deux auditeurs par chaise, assis les uns sur les autres) et, telle une étoile à mille bras, elle nous entretenait de tout à la fois : le sujet, le texte, la langue, le signe, le symbole, la peinture, philo, psychanalyse, société, féminisme, avec une verve et intelligence foudroyantes. En sortant de là, au détour d'un corridor, on tombait nez à nez avec Guido Molinari dans son maquillage de scène permanent pour ses innombrables entrevues à la télé, ou encore sur Yves Gaucher ou Irene Witthome. Artiste à sa façon, même le Dalaï-Lama — le souvenir que j'en garde est à jamais vivant — était venu parler à l'oreille d'une vingtaine d'étudiants privilégiés entre les murs d'un minuscule local momentanément touché par les grâces de la bonté. Et tout ça, c'était l'ordinaire...

Déjà au petit matin, les odeurs de cannabis en provenance du sixième étage venaient réveiller les étudiants endormis qui reconnaissaient au radar leur territoire, et descendaient de l'escalier roulant pour commencer leur journée ; et dans le sillage de Timothy Leary, certains professeurs de dessin n'hésitaient pas à proposer du LSD à leurs étudiants en vue de la séance de modèle vivant, où on lâcherait dans la classe deux douzaines de coqs ahuris. Henri Michaux avait pavé la voie, et tous les moyens méritaient d'être essayés, s'ils avaient une chance de provoquer un élargissement de conscience lui-même susceptible de s'ouvrir sur le mystérieux processus de création.

Mais je n'avais besoin ni de LSD ni d'un élargissement de conscience pour me mettre en état de création. Pour ce qui est de la conscience, ça allait assez bien : d'un côté, elle avait déjà explosé durant l'été de mes onze ans alors que, comme plusieurs, j'avais assisté en direct au bouleversant spectacle du premier humain à poser le pied sur la Lune ; et de l'autre, les intérêts contagieux de mon père géologue (sa fascination pour la Terre immense, pour l'admirable diversité de ses manifestations physiques, et pour l'espace infini qui ne cesse de s'accroître autour d'elle) me coulaient déjà dans les veines à la

vitesse d'une fusée, et tout cela suffisait à me faire voir les grandeurs du monde visible comme si elles appartenaient à plus grand encore. L'émerveillement était mon mode naturel.

Pour ce qui est de l'enviable état de création, il me semblait que toute la famille maternelle [Jean Lapointe en témoigne à merveille] carburait à la source de l'émotion brute, et ce, sans faire d'effort particulier. J'avais l'impression d'être moi-même spontanément en lien avec les voies à emprunter pour toucher le fond invisible de soi et remonter à la surface avec une forme-témoin capable d'exister aux yeux des autres. Et c'est durant ces années dites de libération et de fabuleuse effervescence créatrice que j'ai été touchée au cœur par la révélation de la littérature. Je n'avais pas vingt ans.

Toujours étudiante à Sir George, j'avais un cours de peinture avec Leopold Plotek. Un jeune professeur de dix ans seulement mon aîné, mais un peu rétro dans sa façon d'enseigner, et surtout très sérieux par rapport au délire ambiant de l'université. Leo était né à Moscou (arrivé à Montréal en 1960), et j'imagine aujourd'hui que cela suffisait à lui conférer une vision élargie du monde que d'autres professeurs n'avaient peut-être pas. Chaque fois, Lee commençait ses cours de peinture par une lecture de poèmes. Il la faisait lui-même, au beau milieu de l'atelier, sans aucune forme de décorum ou de mise en scène, assis n'importe comment sur un de nos petits tabourets de bois dur. Et pourtant chaque fois, naissait un univers magique. Il lisait les poètes français. D'abord, traduits en anglais (majorité oblige), ensuite dans la version originale.

Un jour qui fut pour moi un jour béni, il lui prit l'idée de nous faire la lecture des poèmes de Saint-John Perse. Mon anglais était bon, suffisamment pour m'inscrire dans une université anglophone, mais il n'était pas cent pour cent. (Notre rapport à quelque langue que ce soit, même la nôtre, est-il jamais cent pour cent ?) Peu importe, cela ne m'empêcha pas d'entendre ce que j'entendis alors. J'étais tout simplement éblouie. Éblouie et ravie d'assister dans ma tête au spectacle grandiose que les mots de Saint-John Perse y faisaient surgir. Un débordement prodigieux, plus puissant encore que celui que je voyais dans les films de Jodorovsky ! Mais il y avait bien çà et là quelques trous dans la langue du poème, de même que dans mon imaginaire qui s'activait en réponse à ces trous. Quelques mots dont je ne connaissais pas le sens et qui venaient faire en sorte que le goulot du texte s'étranglait. Je supposais, dans ma candeur, qu'en entendant les poèmes en français j'accèderais à l'entièreté du sens et, par là, à encore plus d'images, d'émotion et de beauté...

Mais à mon étonnement, j'ai rencontré les mêmes déserts blancs aux mêmes endroits du texte. Qu'ils aient été en anglais ou en français, ces mots-là ne libéraient pas de sens pour moi. Je ne les avais pas appris. Triste chose, je pensais. Mais j'ai tôt fait de constater que le poème n'en était pas moins beau. Au contraire. Car à chaque rencontre d'un mot inconnu, mon esprit semblait proposer quelque chose de son cru. Une hypothèse. Puis deux, puis trois... et des dizaines. Le poème, sous mes yeux, prenait des proportions cosmiques. Et c'est exactement ce qui m'a séduite... La grandeur du poème.

Rien qu'à l'âge de trois ans, j'avais déjà perdu deux petites sœurs dont ma jumelle. Et le lendemain de mes vingt-et-un ans, mon père partait lui aussi de manière fracassante. Est-ce que, dans cette nouvelle immensité du poème, je retrouvais un peu de leur présence [le poète André du Bouchet n'affirme-t-il pas dans ses Carnets que « toute entreprise de création est recherche d'une unité perdue »], ou est-ce que la littérature me faisait toucher à ce qui m'apparaissait être la plus accessible et la plus agissante forme de liberté jamais rencontrée alors, ou était-ce seulement la découverte du fait que la poésie arrive à créer des climats superbes avec des moyens magnifiquement restreints, à la différence des arts visuels et de la musique qui imposent tant de conditions au réel pour pouvoir donner lieu à une œuvre d'art ? La simplicité, voire la pauvreté, de l'acte littéraire avec sa matière verbale toujours accessible et prête à l'emploi participait largement du sentiment d'aisance et de complétude que me procurait désormais cette façon réparatrice d'habiter le monde.

Aujourd'hui, je n'ai toujours pas de réponse arrêtée à mes questions de l'époque. Mais je me souviens avoir pensé que par cette forme d'art, le poème, j'allais peut-être pouvoir créer des liens avec ces loges de mon esprit qui résistaient à la saisie consciente, puis à les faire se comporter comme des lecteurs imaginaires forcés d'aller puiser au secret de leur propre univers, afin de compléter ceux que j'aurais consciemment ébauchés dans mes textes. Par le biais du poème, j'allais donc apprendre de moi des choses que j'ignorais. Plus tard, la vision s'est précisée jusqu'à devenir ce que je pourrais appeler « ma poétique de l'inconscient ». À ce moment-là, ce n'était encore qu'une vague intuition, mais déjà, ça valait plus et mieux que tous les LSD de l'Amérique hippie.

C'est ainsi que j'ai parcouru l'œuvre de Saint-John Perse d'un couvert à l'autre en très peu de temps, et que j'ai pleuré de chagrin quand j'ai réalisé que le poète était mort depuis deux ans, et qu'il n'écrirait plus. J'ai commencé à intégrer des bouts de poèmes à mes toiles et à mes dessins, et je me suis mise à la calligraphie. J'ai complété ma formation universitaire en beaux-arts, en me rendant dans diverses villes des États-Unis pour suivre des ateliers avec les grands maîtres calligraphes des années quatre-vingt. Les mots et l'écriture prenaient de plus en plus de place dans mon travail plastique, et dans ma vie.

Mais cette vie, il fallait bien la gagner. Et malgré quelques expositions de groupe à Montréal et à New-York, j'y parvenais mal. J'enseignais déjà à temps partiel au travers de mes études, et cela me plaisait suffisamment pour que je songe maintenant aux Sciences de l'Éducation. L'idée s'est avérée bonne, j'ai fini par enseigner les arts visuels durant presque vingt ans. Des circonstances déplorables (mais dont je crois, en rétrospective, avoir tiré parti) m'ont fait abandonner l'enseignement des arts au début des années quatre-vingt-dix, et c'est alors que je me suis inscrite à un atelier d'écriture, sans trop savoir à quoi m'attendre. L'animatrice France Théorêt m'encourageait à aller faire une maîtrise en littérature, ce qui me semblait totalement farfelu étant donné que je n'avais même pas de baccalauréat en littérature. Toujours est-il que ce fut fait, et que d'une chose à l'autre, j'ai écrit quelques textes qui se sont mis à exister dans le paysage littéraire québécois.

J'avais donc déjà un peu plus de trente ans, lorsque j'ai fait le choix de la littérature. Il était tard, c'est vrai, mais je ne regrette aucune des étapes de mon parcours, puisque celles-ci m'ont vraisemblablement conduite jusqu'à vous, chers membres de l'Académie, et qu'un tel événement aussi heureux m'empêche de croire que j'ai fait fausse route... Mais qu'en est-il de cette route, justement ? S'il est facile d'identifier les moments importants d'un parcours artistique à partir du moment où les réalisations commencent à se manifester, il en va autrement de l'avant-parcours qui ne se donne pas si clairement, et de façon encore moins distincte lorsqu'il s'agit de littérature. Un peu comme si tout du processus (de la création des textes autant que de la maturation de l'intention d'écrire) se faisait dans la lenteur et le secret d'un alambic.

Vraiment, je ne sais pas comment c'est né. Comment chacune de mes expériences (mes rencontres avec la beauté, le ravissement, la magie, mais aussi avec la révolte, l'incompréhension des mystères, et avec la foi vivante mêlée au non moins vivant désarroi) s'est enchevêtrée en moi pour former ce qu'on appelle « un univers littéraire ». Pourtant, je devine aisément le rôle capital que certains événements ont pu jouer dans ma vie. Ainsi, il ne fait pas de doute dans mon esprit que les innombrables excursions que j'ai effectuées, enfant, avec mon père géologue sont responsables de mon actuelle fascination pour la matière du monde.

Dès que j'ai été en âge de pouvoir le faire, j'ai accompagné mon père d'un lieu à l'autre, afin de voir d'aussi près que possible le monde à l'œuvre : les cavernes naturelles, les chutes gigantesques et assourdissantes, les murs de falaises avec l'histoire de la terre écrite dans l'étagement des strates de couleurs, les mines de quartz et de grenat du Mont Tremblant, celles d'or et de cuivre de Rouyn-Noranda, les curiosités géologiques de l'Ontario, de presque tous les états de la Nouvelle-Angleterre et de celui de New-York, et puis notre côte gaspésienne, belle à couper le souffle. C'est à bord d'une petite Jeep rouge, gracieuseté du Ministère des Mines — j'en étais folle ! — que nous partions en direction

des cailloux, minerais, dépôts sédimentaires, traces d'érosion, fossiles des anciens habitants du fleuve préhistorique, et autres eaux souterraines à pister avec nos baguettes de sourcier. Et je passe outre aux lieux communément visités par les enfants du voisinage auxquels je ressemblais de moins en moins : les zoos, aquariums, jardins botaniques, insectariums, arboretums, planétariums, et notre consacré Musée Redpath (avec ses squelettes complets de dinosaures géants qui côtoyaient des formats réduits de têtes péruviennes absolument terrifiantes), et les différents Jardins des Merveilles dont l'inoubliable Expo '67, cette symbolique Terre des Hommes que nous avons arpentée dans tous les sens, presque chaque jour, cet été-là.

J'en ai eu plein les yeux ! Et plein la tête pareillement, puisque chaque fois j'avais droit aux explications savantes de ce professeur et homme de science qu'était mon père, exactement comme si mon petit cerveau d'enfant était aussi développé que le sien et qu'il pouvait tout comprendre. Sans le savoir, j'adoptais probablement la même méthode que plus tard devant les poèmes à trous de Saint-John Perse... Mais cette confiance démesurée qu'avait mon père en ma petite intelligence a eu pour effet de me lancer dans l'existence avec deux ou trois intuitions. D'abord, qu'en faisant fi des limites que l'esprit s'impose souvent, l'on peut se donner l'impression (fausse, mais quand même) que tout est à notre portée. Alors, c'est le monde qui s'ouvre deux fois, de part et d'autre de ce qui semblait nous en séparer. Aujourd'hui, j'estime qu'une telle attitude n'équivaut à rien de moins qu'une table dressée pour l'épanouissement de l'esprit créatif. Je me souviens également avoir pressenti que le langage détenait la clé de la connaissance [sinon, rien que des approximations], et que lui seul avait le pouvoir d'ouvrir la porte aux joies associées à l'acte de connaissance (... du monde matériel, en tout cas).

Sur le plan intellectuel, j'ai compris ce que j'ai pu aux discours savants de mon père (j'ai cherché par la suite ce qui m'avait échappé), et j'ai fait mienne la patience de la terre. J'ai développé non seulement un amour infini pour notre planète, et le plus grand respect pour l'ordre naturel des choses et leur intelligence sauvage, mais j'ai aussi vu s'épanouir en moi deux qualités requises par l'esprit scientifique : l'amour de la matière et celui du mot juste. J'ai trouvé des années plus tard ce que tout cela avait à voir avec la poésie...

À présent, il m'apparaît clair que l'amour de la matière et celui du mot juste vont bras dessus bras dessous dans le poème. Et si le premier peut nous faire la grâce de venir naturellement comme une simple qualité du cœur contemplatif, le second est l'affaire d'un effort constant. Avoir le souci d'exactitude dans la langue devient une espèce d'écho obligé de cet amour que l'on dit avoir pour la matière. Car la langue est aussi matière, évidemment. En aimant le mot du même amour qu'il aime le réel, le poète élabore l'objetpoème qui devient un microcosme de ce grand univers qu'il aura précédemment

investi de la même charge affective. Ce faisant, le poète ajoute à la cohérence du monde, de même qu'à celle de son expérience d'en faire partie.

À bien y penser, ma façon d'entrer en résonance avec l'univers de Saint-John Perse n'est pas vraiment surprenante, compte tenu de sa façon d'embrasser la matière du monde. Puisqu'en plus d'être poète (n'était-ce pas suffisant ?), Perse était également féru de géologie (!), de minéralogie, d'ornithologie, de botanique, d'entomologie, de zoologie, d'astronomie, et quoi encore... Habiter le monde en poète (après Hölderlin, Heidegger et Pinson) à la façon de Saint-John Perse avait donc tout pour m'interpeller.

Mais je n'ai pas tout pris de Perse. Et j'ai aussi pris ailleurs. Même si j'ai beaucoup lu de poésie française, québécoise et étrangère, je peux affirmer que mes principales influences ne sont pas littéraires. La musique, également, m'a beaucoup donné. Je crois même avoir trouvé dans le cœur de deux chanteuses (l'une canadienne, l'autre britannique : Joni Mitchell et Kate Bush) celui des deux sœurs que j'avais perdues.

De Joni Mitchell, j'admire encore sa polyvalence artistique, son œil de faucon dans le brouillard des émotions humaines, sa langue tout à fait naturelle, et sa manière de parler d'elle-même avec la plus touchante transparence et la plus parfaite mesure entre réserve et don total. De Kate Bush, je retiens son habileté à créer un univers alternatif parfois délirant (dont la violence peut rappeler ceux d'Anne Hébert) et d'établir par là un parallèle étrange, pourtant criant de vérité, entre les mondes intérieur et extérieur. Les chansons de Kate Bush et de Joni Mitchell prennent appui sur un texte qui m'a toujours paru procéder du même esprit d'observation que celui auquel j'avais été formée par mon père. Je me trouve là, chez elles, dans cette synthèse parfaite entre science et émotion, d'une part, et observation et imaginaire, d'autre part.

Au-delà de ces quelques influences, la réflexion des artistes sur le processus créateur, les neurosciences dont l'étude du cerveau humain, l'inconscient, la conscience, le sentiment religieux, les avancées de la science physique, et l'exploration de l'espace me fascinent au plus haut point.

Mais comment tout cela peut-il conduire à l'écriture de poèmes ? Peut-être faut-il répondre à la question en la posant à l'envers...

À mon sens, le poème tient en vertu du liant qui le traverse. Et ce liant est fait d'émotions, voilà comment je vois le tableau. Pour moi, il n'y a pas lieu d'écrire si l'on n'est pas

d'abord ému par quelque chose, et si l'on n'a pas ensuite l'intention de donner une forme (même approximative) à cette émotion, de façon à ce qu'elle soit perçue et reçue par un autre cœur. C'est Beethoven qui disait à propos de sa Missa Solemnis (mais il semble bien que l'art tout entier soit visé ici par ces quelques mots) : « Cela vient du cœur et, au cœur, cela doit retourner. »

Comme en écho aux lois d'une certaine poétique de l'inconscient, que l'on soit en train de le lire ou de l'écrire, le poème conduit à notre insu à tout ce qui nous fait être ce que nous sommes. Aujourd'hui, je suis comme vous un curieux amalgame des diverses expériences que j'ai pu faire et qui m'ont faites (culturelles, sensorielles, spirituelles, humaines, esthétiques, aléatoires, traumatiques, réelles ou imaginaires), et c'est tout cela qui vient à moi lorsque j'écris.

Sans doute en va-t-il à peu près de même pour vous, et l'on me permettra de penser que c'est là un état de fait qui nous unit, et en vertu duquel nous constituons « une famille » pour ainsi dire, au service de cet art littéraire qui fait de nous de meilleurs vivants, parce que plus alertes, plus conscients et résolument plus ouverts à tout ce qui nous détermine et dont nous participons.

C'est donc avec bonheur que je joins vos rangs, et vous remercie de m'accueillir parmi les vôtres au sein de cette Académie des lettres du Québec. Un salut particulier à Pierre Ouellet qui a eu cette folle audace qu'on lui connaît de présenter à ses pairs ma candidature, et de croire en moi... beaucoup plus que moi-même.

Monique Deland